

—Allons donc !

—Et justement, nous sommes dans ce cas singulier. Nous avons la certitude qu'un autre que Doriat a assassiné Bourreille et nous avons les mains liées.

—Une certitude. Oh ! je vous en conjure, parlez, parlez.

—Dame ! que pourrais-je ajouter ?

—Vous connaissez le nom du misérable ?

—Je le connais !

Marie Doriat, presque folle de surprise, d'espérance, de joie, pressait dans les siennes les deux mains de Courlande ; elle les couvrait de baisers.

—Oh ! monsieur, monsieur, ce nom, ce nom.

—Aurez-vous la force de garder ce secret ?

—Je vous le jure.

Courlande hocha la tête. Il n'était pas rassuré. Marie était si fiévreuse. Elle semblait si surexcitée. Qui sait à quoi pouvait la pousser la folie de sa joie ? Il hésitait à lui dire ce qu'elle demandait.

—Oh ! monsieur, dit-elle, c'est mon droit, c'est mon droit. Que craignez-vous ? une indiscretion ? Ah ! vous pouvez avoir confiance en moi, allez. Il s'agit de mon mari, il s'agit de sa vie, de son honneur. Je ne dirai rien. Ayez donc confiance. Ne suis-je pas la première intéressée à ce que ce secret soit gardé ? Craignez-vous que je ne comprenne pas que la divulgation de ce secret mettrait l'assassin sur ses gardes ? Il s'agit de mon mari, vous dis-je. Vous pouvez tout exiger de moi.

—Soit donc, fit Pas-de-Chance, l'assassin...

Elle se pencha les yeux brillants, avide d'en tendre. Son cœur ne battait plus. Sa respiration était arrêtée.

—C'est un des frères de Montmayeur.

Elle poussa un cri sourd et recula, comme frappée par une main invisible.

—Lequel ? Georges ? n'est-ce pas. Ce ne peut être que Georges le malade ?

Et elle ajouta mentalement : " Si c'était l'autre, ce serait trop horrible ! " Mais Courlande secouant la tête :

—Non, c'est Jean !

—Jean, lui ! ah ! Dieu ! ah ! Dieu !

L'agent de police paraissait surpris. Pourquoi Marie Doriat faisait-elle cette différence entre les deux frères ? Pourquoi s'attendait-elle au nom de Georges ? Pourquoi avait-elle écouté avec horreur ce nom de Jean ? Il le lui demanda. Elle répondit, à voix basse :

—Vous ne savez donc pas ? Personne ne vous a donc raconté ?

—Quoi ?

—Mon Dieu ! mon Dieu !

Il y eut un silence prolongé. Tout à coup, Pas-de-Chance, frappé d'une idée subite : " Comment se fait-il que ce soit moi qui vous apprenne le premier le nom de l'assassin ? "

—Eh ! qui me l'eût dit ? Quel autre que vous le connaît donc ?

—Oh ! plusieurs personnes, parmi lesquelles des magistrats. Mais dans votre famille même...

—Dans ma famille, disait-elle hébétée, sans comprendre. D'abord je n'ai plus de famille, mon mari est en prison. Mes deux fils sont morts, les Prussiens me les ont massacrés. Je suis seule. Je n'ai plus de famille.

—Vous aviez une fille adoptive, ma-t-on dit ?

—Ne me parlez pas d'elle, je ne veux pas, s'écria Marie avec égarement. C'est une malheureuse ! Je l'ai maudite, elle n'existe plus pour moi.

—Au contraire, parlons d'elle.

—Non, non, taisez-vous ! Prononcer son nom, ici, c'est blasphémer, après la révélation que vous venez de me faire.

—C'est à moi de ne plus comprendre, dit l'agent inquiet.

—Lucienne, car c'est à elle que vous faites allusion, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Lucienne est l'amante... Oh ! mon Dieu, comment mes lèvres peuvent-elles prononcer de semblables paroles ?

—L'amante ? dit Courlande, fronçant les sourcils.

—De Montmayeur, entendez-vous ! De Jean de Montmayeur, de celui-là même que vous ac-

cusez d'avoir assassiné Bourreille, l'amante de l'homme dont le père de Lucienne expie le crime ! C'est terrible n'est-ce pas ? Vous n'aviez pas rêvé cela ? Et elle sait que Montmayeur est l'assassin ? Vous en êtes sûr ?

—Oui. Elle le sait.

—Eh bien, dans votre carrière, avez-vous rencontré une situation plus atroce, plus odieuse ? Ah ! maudite, maudite, va !

Courlande réfléchissait : " Si atroce, si odieuse, dit-il que je n'y crois pas. "

—Hélas ! n'étais-je pas la dernière à espérer toujours en l'honnêteté de ma fille ? Et puisque j'ai perdu toute confiance, qui donc pourrait être plus confiant que moi ?

—Vous ne connaissiez pas, avant l'assassinat de Bourreille, les relations de Mlle Lucienne avec cet homme ?

—Non. Ces relations du reste, n'existaient pas.

—En êtes-vous certaine ?

—Oui. Que de fois me suis-je interrogée depuis ? Que de fois ai-je refait, en moi-même, l'histoire de ces dernières années. Lucienne ne connaissait pas Montmayeur.

—La connaissance date donc du crime.

—Oui.

—C'est déjà bien extraordinaire. Réfléchissez un peu.

—Puisque c'est ainsi ! dit elle, navrée.

—Il me semble aussi que vous avez cru bien vite à la perversité de votre fille. Vous n'aviez rien à lui reprocher ?

—Rien. Elle était modeste et sage, aimante et douce.

—Vous n'aviez jamais rien remarqué qui pût vous laisser supposer qu'un jour viendrait où elle abandonnerait toute pudeur, toute retenue ?

—Jamais !

—Et du jour au lendemain vous la croyez coupable ?

—Elle a avoué ! Et il m'a fallu son aveu.

—Eh bien, moi, à votre place, malgré son aveu, je n'aurais pas cru.

Pas-de-Chance s'animait. Ses yeux brillaient. Il ne tenait pas en place. Il flûrait là dedans une histoire qui ne ressemblait pas à celle de tout le monde ; un crime qui n'était pas celui du premier gredin venu ; une intrigue où son imagination allait se mouvoir à l'aise ; des circonstances dramatiques dignes de son intervention. Il flûrait enfin l'affaire idéale, le crime de ses rêves et en une seconde il évoqua tout l'avenir de calme et paisible bonheur qu'il se forgeait en son esprit sans cesse en enfantement, cet avenir qu'il passerait en quelque coin de campagne, au milieu des grands arbres touffus et près d'une jolie rivière aux eaux claires et turbulentes, courant sur un lit de sable. Et il murmura : " Oui, oui, c'est cela. Enfin, je l'aurai bien gagné. " Il avait parlé haut et Marie Doriat, surprise :

—Qu'est-ce que vous aurez gagné, monsieur ?

Rappelé à la réalité par cette simple question, il continua la série des renseignements qu'il demandait à la pauvre femme.

—Non à votre place, j'aurais été plus incrédule. Il a dû y avoir bien des scènes pénibles entre vous et cette jeune fille ?

—Pénibles, oui, et dont je sortais brisée.

—Et elle ne se défendait pas ?

—Non.

—Quoi ? Rien ? Pas un mot ?

—Non, vous dis-je, son infamie lui faisait courber le front. Qu'aurait-elle pu dire pour sa défense ? Un jour, cependant, voilà que je me rappelle à présent et c'est vous qui éveillez ce souvenir dans mon esprit.

—Un jour ?

—Elle nous a dit, à mes fils et à moi : " Ne m'insultez pas, ne me maudissez pas, plus tard vous pourriez vous en repentir ! "

—Vous voyez bien. Et cela ne vous a pas ouvert les yeux ?

—Nous avons pris cette parole pour une menace.

—Elle vous mettait sur vos gardes. Je vais vous citer une des paroles de Mlle Lucienne, moi, une parole que vous ne connaissez pas.

—À qui s'adresse-t-elle ?

—À M. de Moraines, le juge qui a instruit l'affaire Bourreille.

—Et cette parole ?

—La voici, telle que M. de Moraines lui-même me l'a rapportée : " La police est puissante, mais je connais quelque chose de plus puissant que la police, l'amour ! "

—Elle a dit cela. Et pourquoi ?

—Je l'ignore, mais je le saurai.

—Je me rappelle aussi qu'un jour, le jour où nous l'avons chassée, la malheureuse, de cette maison, comme je l'accusais d'être la fiancée de Jean de Montmayeur, elle s'est défendue énergiquement.

—Et rien de tout cela ne vous a frappée ?

—Que se passe-t-il donc, monsieur ? A quel effrayant mystère faites-vous allusion ? Pourquoi toutes ces restrictions et que ne me dites-vous la vérité ?

—La vérité, pardieu, je la connaîtrai bientôt. En attendant, j'estime, contre toute apparence, que vous avez été vite en besogne, en accusant votre fille.

—Oh ! monsieur, si vous parvenez à me prouver que Lucienne est toujours digne de mon affection, j'en mourrai de joie.

—Ma foi, ma brave femme, je crois que ce ne sera pas difficile, et ce n'est pas ce qui me tarabuste. Je voudrais la voir en secret, car, naturellement, je désire que ce Montmayeur ne me connaisse pas.

—Que comptez-vous faire pour prouver son crime ?

—Ah ! vous m'en demandez trop. Je n'en sais rien moi-même. Cela va dépendre des circonstances, de mon entretien avec Lucienne d'abord. Je suis un homme d'inspiration, d'imagination, moi, voyez-vous. Je n'ai pas de plan, aujourd'hui, demain, j'en aurai un. Lucienne ne met plus les pieds chez vous ?

—Jamais !

—Il faut que je lui parle, pourtant ! Quand je l'aurai interrogée, habilement, je saurai si elle est avec moi ou contre moi, si elle est l'alliée ou l'ennemie de Montmayeur.

Mme Doriat soupira. Elle n'avait pas la foi, la pauvre mère. Elle avait trop souffert. Elle ne croyait plus qu'au mal. Courlande restait pensif.

—Lucienne doit aller souvent au cimetière, prier sur la tombe de vos deux fils. Je guetterai sa venue. Là, je lui parlerai.

—Et je vous reverrai aussitôt, n'est-ce pas, monsieur Courlande, maintenant que vous m'avez mis l'espérance au cœur, vous n'allez pas m'abandonner ainsi, sans nouvelle ?

—Non, non, ma pauvre femme, comptez sur moi. Mais, je ne viendrai que la nuit. Il ne faut pas que l'on puisse soupçonner nos relations. Soyez discrète. Pas un mot à qui que ce soit !

Elle ne répondit pas ; son regard triste et ferme répondait pour elle. Courlande sortit et rentra dans sa souperie. La neige tombait. Il gela à pierre fendre. L'agent grelottait. " Sapristi, murmura-t-il en se frottant les mains, j'avais plus chaud au Sénégal. Enfin, ceux qui chassent le renard bleu, en Sibérie, ne sont pas plus à leur aise " C'est ainsi qu'il se consolait, par quelque souvenir de chasse. Il se coucha sous ses bottes de paille, ramena avec soin autour de ses jambes et de ses épaules, quatre ou cinq couvertures, et, malgré le froid intense, finit par s'endormir. Il se réveilla de bon matin. " Aujourd'hui, se dit-il, il faut que je vois Lucienne. Elle m'intéresse, cette jeune fille. Elle est dans mon genre. Quand une femme se met à avoir de l'imagination, du diable si l'on sait jamais où elle s'arrêtera ! " Un peu plus loin que le cimetière, la route descend vers la vallée, en haut de laquelle le Mont-Valérien tonnait presque tous les jours de toutes ses batteries. On pouvait, de là, surveiller la sortie de Lucienne, si elle quittait la fabrique pour remonter vers Garches. Mais ce jour-là, canons prussiens et canons français faisaient un lugubre concert et balayaient la place. Il n'y fallait pas songer. Le cimetière aussi était intenable. Du reste, les Allemands qui, depuis quelques jours, s'attendaient à une attaque de ce côté, roulaient de sévérité. Ils n'eussent point laissé approcher le Français.